

# **MARIE-MADELEINE OU LE SALUT**

*Roxane BRANCHEY*

*Marie POUGET*



## Introduction

« Marie-Madeleine ou le Salut » est l'unique nouvelle de *Feux* qui ne repose pas sur un personnage issu de l'Antiquité classique mais sur un personnage biblique : Marie-Madeleine.

Jeune femme originaire de Magdala (village de la rive occidentale du lac de Tibériade auquel elle doit le nom de Madeleine), Marie-Madeleine est un personnage complexe car de nombreuses légendes se sont forgées autour d'elle au fil des années, formant peu à peu un réseau dense et souvent contradictoire. Dans sa nouvelle Marguerite Yourcenar prend pour base la deuxième version du mythe évoquée par Jacques de Voragine dans *La Légende Dorée*, selon laquelle Marie-Madeleine serait appelée à devenir l'épouse de Jean. Pour le reste de l'histoire l'auteur s'inspire également du Nouveau Testament (notamment de *l'Évangile selon Saint Jean*) et propose une vision conforme à la tradition catholique puisque des facettes de trois femmes différentes (la pécheresse anonyme du récit de Luc qui vient vers le Christ pour réaliser une onction, Marie de Béthanie qui est la sœur de Lazare et de Marthe et Marie de Magdala qui est la première à voir Jésus après sa résurrection) sont regroupées sous les traits d'une femme unique, Marie-Madeleine.

Fille de Syrus et Eucharie (parents issus d'une lignée royale) et sœur de Lazare et Marthe, Marie-Madeleine s'adonne à une période de débauche avant d'aller à la rencontre de Jésus lors d'un banquet pour lui laver les pieds avec du parfum et les lui sécher avec ses cheveux. Le

Christ chasse alors sept démons hors d'elle et lui accorde sa grâce. Suite à cet épisode elle devient l'une des plus fidèles disciples du Christ et reste à ses côtés jusqu'au pied de la croix. Après la mort de Jésus c'est Marie-Madeleine qui découvre seule le tombeau vide de tout corps et qui se retrouve face à un Christ ressuscité se montrant à elle sous les traits méconnaissables d'un jardinier.

Mais l'auteur ajoute également quelques éléments propres à son univers pour faire de Marie-Madeleine un personnage qui s'inscrit dans la lignée des autres protagonistes de *Feux*. C'est pourquoi, dans la nouvelle, ce n'est pas le repentir qui la pousse vers Jésus mais la jalousie, notion très présente dans le recueil. Cette jalousie est induite par une passion violente, subie, contre laquelle Marie-Madeleine, comme les autres héroïnes de *Feux*, ne peut rien :

J'ai accepté la pureté comme une pire perversion : j'ai passé des nuits blanches, grelottante de rosée et de larmes, étendue en plein champ au milieu des Apôtres, tas de moutons transis amoureux du Pasteur. J'ai envié les morts, sur lesquels les prophètes se couchent pour les ressusciter.<sup>98</sup>

Marguerite Yourcenar a placé la nouvelle « Marie-Madeleine ou le Salut » en sixième position dans le recueil. Si l'on considère *Feux* comme une œuvre s'articulant en deux parties, cette nouvelle serait alors la première de la deuxième section. L'apparition de la narration à la première personne du singulier tendrait à appuyer cette hypothèse. L'histoire de Marie-Madeleine constitue en effet l'ouverture d'une démarche de reconstruction de l'identité qui va se poursuivre jusqu'à la neuvième nouvelle. Cette démarche amorcée dans la nouvelle « Léna ou le secret » (qui marque le point de bascule du recueil) fait suite à la quête identitaire exposée dans les quatre premières nouvelles.

---

<sup>98</sup> Yourcenar, Marguerite. *Feux* [1957]. Paris : Gallimard, 1974 (Coll. L'Imaginaire). p. 126.

Le titre « Marie-Madeleine ou le Salut » est structuré sur le même modèle que tous les autres intitulés des nouvelles de *Feux* : le prénom du personnage principal est mis en regard avec la thématique centrale de la nouvelle grâce à la conjonction de coordination « ou ». Tout dans ce titre fait entendre la dualité que l'on retrouve en filigrane dans cette sixième nouvelle puisqu'il est constitué d'un parallélisme parfait : deux hémistiches de deux mots chacun articulés autour de la conjonction « ou ». À l'intérieur de cette structure double s'inscrit un prénom composé : Marie-Madeleine. Par un effet de mise en abyme, le rythme binaire est accentué par la répétition de la syllabe « ma », initiée par la lettre « M » qui est elle-même une lettre miroir dans la mesure où elle possède une graphie symétrique. Cette dualité se cristallise particulièrement dans le prénom de l'héroïne dont un aspect renvoie à la dimension spirituelle de l'amour (Marie étant l'anagramme parfait du verbe « aimer ») et l'autre à sa dimension charnelle (Madeleine faisant référence à Magdala, village où la jeune femme est vue comme une prostituée : « Les enfants du village découvrirent où j'étais ; on me jeta des pierres. »<sup>99</sup>). En ce sens le titre annonce le procédé de transcendance qui s'opère chez Marie-Madeleine, qui passe de l'expérience d'une passion amoureuse à l'expérience de la Passion.

Le recueil n'est d'ailleurs rien d'autre que le « produit d'une crise passionnelle »<sup>100</sup> ; passion dont la force destructrice est évoquée par le titre même : *Feux*. Cette métaphore trouve de nombreux échos dans les nouvelles, y compris dans « Marie-Madeleine ou le Salut ». Dans ce récit la notion de feux pourrait être retrouvée dans le désir brûlant que Marie-Madeleine éprouve pour Jean puis dans la passion ardente qui naît en elle, comme elle est née en Jean auparavant, suite à la rencontre avec le Christ. Mais il serait également possible de voir un rappel au titre dans

---

<sup>99</sup> *Ibid.* p. 121.

<sup>100</sup> *Ibid.* p. 9.

l'idée des feux de l'Enfer qui est invoquée par l'emploi du terme « Séducteur »<sup>101</sup>. On pourrait aussi supposer que l'image symbolique du feu comme guide se retrouve en la personne de Jésus qui guide les brebis égarées. Cependant, en s'attachant à la dimension physique du feu tel qu'il brûle dans l'âtre, on pourrait déceler un lien entre le titre de l'œuvre et le fait que Marie-Madeleine soit sans foyer (« [...] j'apercevais pour la première fois les maisons comme les voit du dehors celles qui n'ont pas de foyer »<sup>102</sup>). En approfondissant cette idée de feu de cheminée il pourrait être intéressant de noter une correspondance entre la constitution colorée d'une flambée avec un cœur rouge et de hautes flammes jaunes et la présence initiale de la prostitution dans la vie de Marie-Madeleine puis son élévation vers le domaine des Saints, porteurs d'auréoles lumineuses.

Au-delà de ces échos au titre, la nouvelle « Marie-Madeleine ou le Salut » s'intègre dans *Feux* par le traitement de thématiques récurrentes du recueil telles que l'identité, la nature du sentiment passionnel, les relations amoureuses triangulaires et la question du bonheur. Le problème de l'identité se pose dès la première phrase : « Je m'appelle Marie : on m'appelle Madeleine »<sup>103</sup>. En effet, l'affirmation de la narratrice laisse entrevoir d'emblée un décalage entre ce qu'elle pense être et ce qu'elle est aux yeux des autres. Les deux aspects ne sont réunis qu'à partir du moment où elle se donne au centurion romain par dépit amoureux (« [...] lorsqu'il me reconnut, j'étais déjà Marie-Madeleine. »<sup>104</sup>). Ce trouble identitaire est maintenu tout au long du récit, nous invitant à être particulièrement attentifs à la complexité du moi de l'héroïne. Il serait également intéressant de s'interroger sur la dimension sacrificielle que Marie-Madeleine confère à l'amour puisqu'elle semble toujours devoir renoncer à une chose pour en obtenir une autre. L'idée d'exclusion se

---

<sup>101</sup> *Ibid.* p. 116.

<sup>102</sup> *Ibid.* p. 119.

<sup>103</sup> *Ibid.* p. 113.

<sup>104</sup> *Ibid.* p. 120.

retrouve jusque dans les relations humaines, dans la mesure où les personnages prennent toujours place dans un schéma triangulaire couramment appelé « le triangle yourcenarien ». Cependant la composition du trio n'est pas figée et l'on pourrait souligner les évolutions de la dynamique relationnelle : si un premier triangle met en scène une rivalité entre Marie-Madeleine et Jésus pour l'amour de Jean, le trio final tend plutôt à montrer une rivalité entre Jean et Marie-Madeleine pour l'amour de Jésus. Finalement apparaît la problématique du bonheur avec la question du Salut, qui pour le personnage principal semble s'obtenir au prix d'un parcours initiatique douloureux :

Il ne m'a sauvée ni de la mort, ni des maux, ni du crime, car c'est par eux qu'on se sauve. Il m'a sauvée du bonheur.<sup>105</sup>

---

<sup>105</sup> *Ibid.* p. 135.

## « Marie-Madeleine ou le salut »



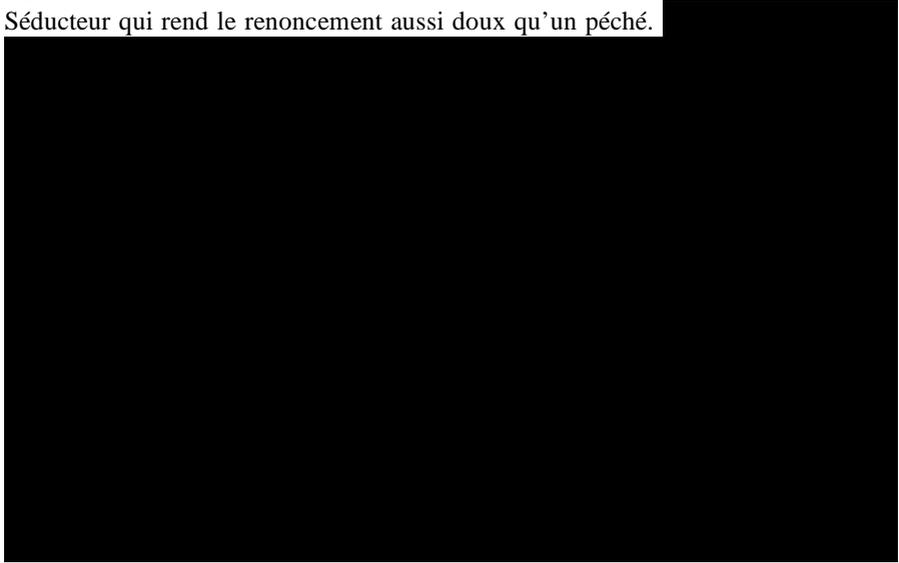
fuyait la taverne où les prostituées s'agitent comme des vipères<sup>106</sup> aux sons excitants d'une flûte triste ; il détournait les yeux du visage rond des filles de ferme. Aimer son innocence fut mon premier péché. Je ne savais pas que je luttais contre un rival invisible comme notre père Jacob contre l'Ange<sup>107</sup>, et que l'enjeu

---

<sup>106</sup> L'association de l'image des vipères à celle des femmes pourrait être lue comme la combinaison du statut de pécheresse d'Ève avec le statut de tentateur du serpent lors du péché originel.

<sup>107</sup> Référence à l'épisode de la Genèse dans lequel Jacob, sur le chemin du retour d'Harran, se bat toute une nuit contre un inconnu qui s'avère être Dieu ou un ange selon les versions. C'est ce combat qui lui vaut le nom d'Israël, soit « celui qui a lutté contre Dieu ».

du combat était ce garçon aux cheveux en désordre où des brins de paille ébauchaient un nimbe<sup>108</sup>. Je ne savais pas qu'un autre avait aimé Jean avant que je ne l'aimasse, avant qu'il ne m'aimât ; je ne savais pas que Dieu est le pis-aller<sup>109</sup> des solitaires. Je présidais le banquet de noces dans la chambre des femmes ; les matrones me soufflaient à l'oreille des conseils d'entremetteuses, des recettes de courtisanes ; la flûte criait comme une vierge ; les tambours percutés retentissaient comme des cœurs ; les femmes vautrées dans l'ombre, paquets de voiles, grappes de seins, m'enviaient d'une voix pâteuse le violent bonheur de recevoir l'Époux. Les moutons égorgés dans la cour vagissaient comme les innocents entre les mains des bouchers d'Hérode<sup>110</sup> ; je n'entendis pas au loin le bêlement de l'Agneau ravisseur. Les fumées du soir brouillèrent tout dans la chambre haute ; le jour gris perdit le sens des formes et des couleurs des choses : je ne vis pas, assis parmi les parents pauvres au bas bout de la table des hommes, le blanc vagabond qui communiquait aux jeunes gens, dans un attouchement, dans un baiser, l'horrible espèce de lèpre qui les oblige à se séparer de tout. Je ne devinais pas la présence du Séducteur qui rend le renoncement aussi doux qu'un péché.

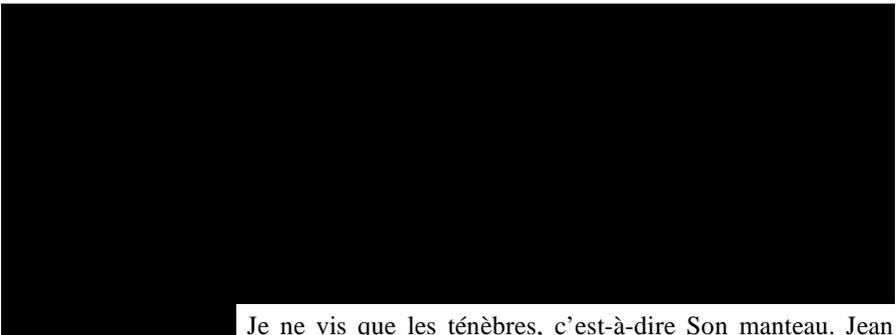


---

<sup>108</sup> Auréole, cercle lumineux représenté autour de la tête de Dieu, des anges ou des saints.

<sup>109</sup> Ce dont on doit se contenter faute de mieux.

<sup>110</sup> Hérode, roi de Judée, veut trouver l'enfant Jésus pour le tuer. Mais Joseph, averti en songe par le Seigneur, s'enfuit en Égypte avec Marie et l'enfant, le mettant à l'abri d'Hérode. De dépit et de rage ce dernier commande le massacre de tous les enfants de moins de deux ans dans Bethléem et son territoire.



Je ne vis que les ténèbres, c'est-à-dire Son manteau. Jean arracha les draps du lit, les noua pour s'en faire une corde ; des mouches de feu palpitaient à terre comme des astres, de sorte qu'il avait l'air de s'enfoncer dans le ciel. Je perdis de vue ce transfuge<sup>111</sup> incapable de préférer une femme à la poitrine de Dieu.

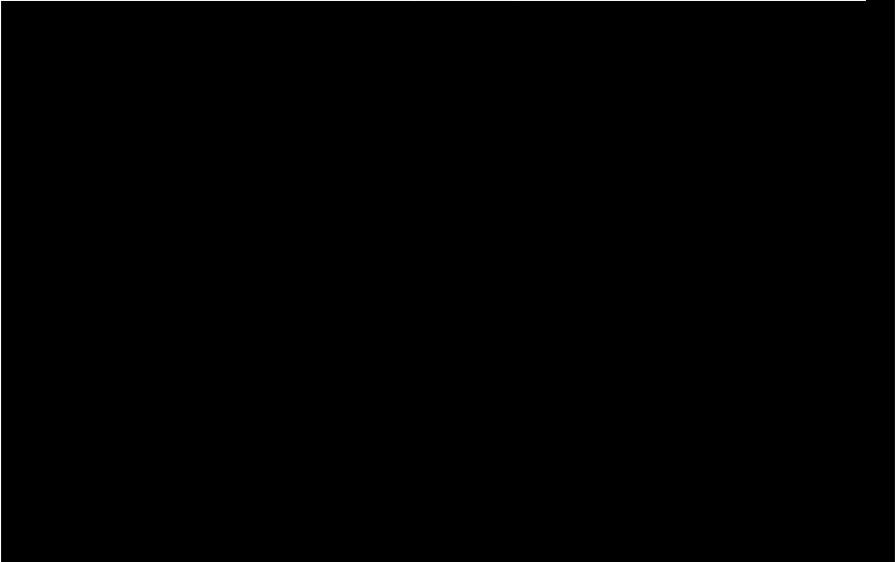


Les enfants du village découvrirent où j'étais ; on me jeta des pierres. Lazare fit curer la mare du moulin, croyant y repêcher le cadavre de Jean ; Marthe baissait la tête en passant devant l'auberge ; la mère de Jean vint me demander compte du

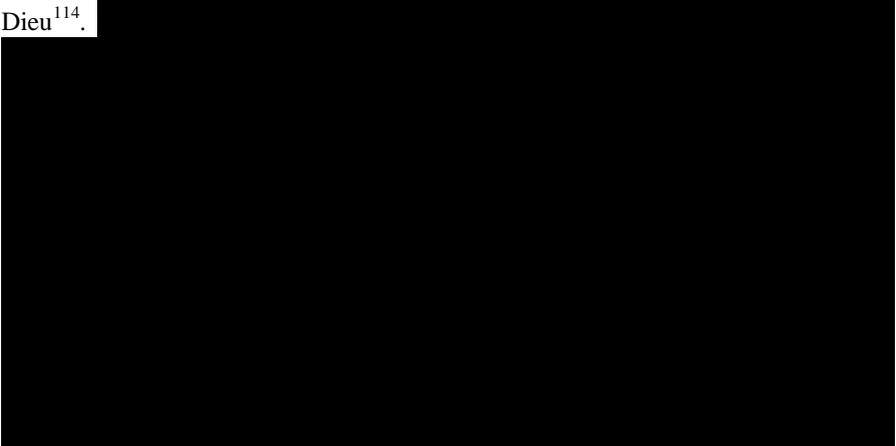
---

<sup>111</sup> Celui qui abandonne ses opinions pour des opinions adverses ; soldat qui passe à l'ennemi.

prétendu suicide de son fils unique : je ne me défendis pas, trouvant moins humiliant de leur laisser croire à tous que ce disparu m'avait follement aimée<sup>112</sup>.



Au fond d'un bouge<sup>113</sup> à Césarée, un paralytique guéri me parla de Dieu<sup>114</sup>.

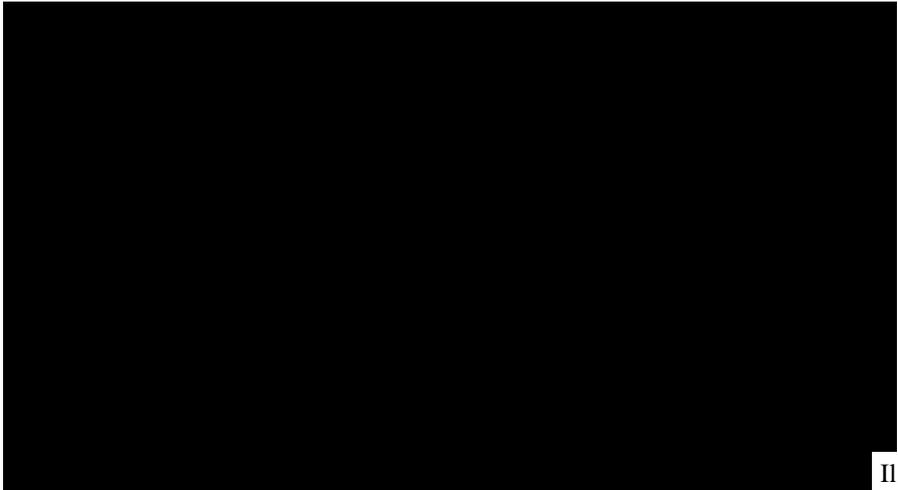


---

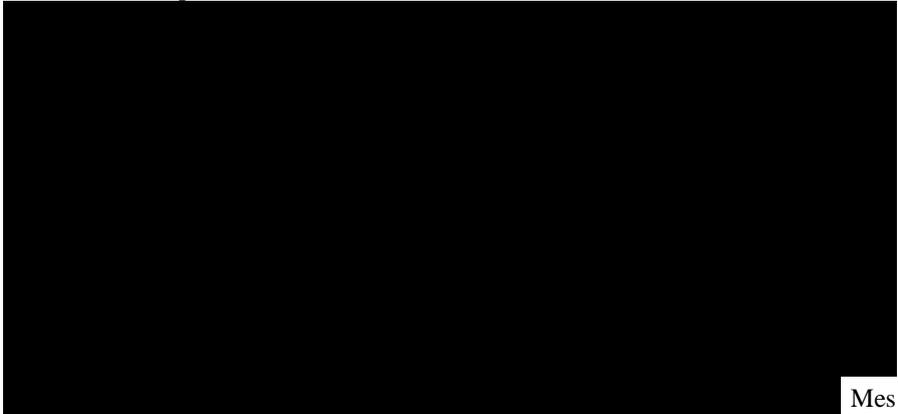
<sup>112</sup> On peut ici voir un rappel de l'attitude de Léna et des raisons qui la poussent à se mutiler.

<sup>113</sup> Petit logement pauvre, obscur et sale ; maison mal famée.

<sup>114</sup> On note ici une confusion entre Dieu et Jésus qui revient tout au long de la nouvelle. Cela constitue un brouillage de l'identité qui vient s'ajouter aux nombreux troubles identitaires dont sont frappés les personnages principaux des nouvelles.



Il avait pris pension dans l'auberge des jours ; il s'était prodigué à d'innombrables passants qui lui refusaient leur âme, mais réclamaient de lui toutes les tangibles joies. Il avait supporté la compagnie de bandits, le contact des lépreux, l'insolence des hommes de police : il consentait comme moi à l'affreux destin d'être à tous<sup>115</sup>.



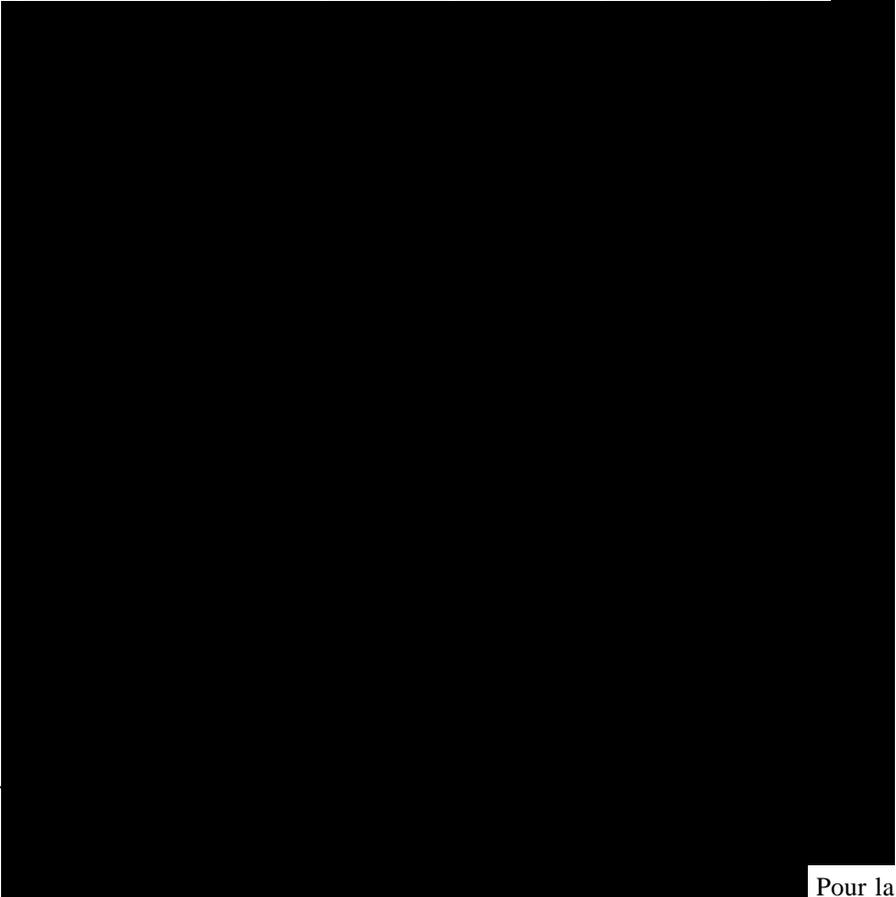
Mes larmes, mes cris, ont obtenu de ce doux thaumaturge<sup>116</sup> la seconde naissance de Lazare : ce mort emmailloté de bandelettes, faisant ses premiers pas sur le seuil de sa tombe, était presque notre enfant. J'ai racolé pour lui des disciples ; j'ai trempé

---

<sup>115</sup> Il serait intéressant de remarquer le rapprochement qu'opère l'auteur entre Marie-Madeleine et Jésus en comparant le fait de se prostituer et le fait de prêcher. Cette idée est d'ailleurs reprise un peu plus loin dans le texte avec l'emploi du verbe « racoler ».

<sup>116</sup> Personne qui fait ou prétend faire des miracles.

mes mains pâles dans l'eau de vaisselle de la Sainte-Cène ; j'ai fait le guet au square des Oliviers pendant que s'accomplissait le coup de la Rédemption.



Pour la première fois, sa tête inerte accepta mon épaule ; le jus de son cœur poissait nos mains rouges comme au temps des vendanges<sup>117</sup> ; Joseph d'Arimatee nous précédait, portant une lanterne ; Jean et moi, nous fléchissions sous ce corps plus lourd que l'homme ; des soldats nous aidèrent à mettre une meule de pierre sur la bouche du tombeau.



---

<sup>117</sup> On observe ici une nouvelle occurrence de la métaphore filée du fruit qui est présente depuis les premières lignes de la nouvelle. On peut y voir un rappel du fruit défendu ainsi qu'une référence au côté périssable de la chair.

La nuit se passa à choisir les plus beaux de mes draps de courtisane ; au petit matin, j'envoyai Marthe acheter au plus juste ce qu'elle trouverait de parfums. Les coqs chantaient comme s'ils tenaient à raviver le repentir de Pierre<sup>118</sup> : étonnée qu'il fît jour, je suivais une route de banlieue où des pommiers rappelaient la Faute et des vignes la Rédemption.

Pour la seconde fois de ma vie, je me trouvais devant un lit où ne dormait qu'un absent<sup>119</sup>. Les grains d'encens roulèrent sur le sol du sépulcre, tombèrent au fond de la nuit. Les murs me renvoyèrent mon hurlement de goule<sup>120</sup> inassouvie ; en sortant hors de moi<sup>121</sup>, je me cognai le front à la pierre du linteau.

Il avait sur l'épaule le râteau qui lui sert à effacer nos

---

<sup>118</sup> L'apôtre Pierre, conformément à une prédiction faite par le Christ lors de la Cène, a renié trois fois Jésus avant de se repentir après sa mort. On pourrait voir un effet d'écho à cet épisode plus haut dans la nouvelle lorsque Marguerite Yourcenar parle d'une voix qui appelle Jean à trois reprises lors de la nuit de noce avant qu'il ne trahisse Marie-Madeleine.

<sup>119</sup> On est avec cette expression confronté pour la deuxième fois à l'image d'un lit vide. Celui-ci symbolise les abandons successifs subis par Marie-Madeleine.

<sup>120</sup> Cette allusion à un vampire féminin des légendes orientales s'inscrit dans un réseau de référence aux créatures se nourrissant de sang telles la sangsue et le vampire que l'on trouve précédemment dans le texte. Par ces rapprochements l'auteur assimile une fois encore Jésus à Marie-Madeleine.

<sup>121</sup> Cette expression fait écho à la proposition que l'on trouve plus haut dans le récit : « j'entrai dans cette caverne creusée au plus profond de moi-même ». Cette image pourrait renvoyer aux discours catholiques dans lesquels l'idée de recevoir en soi l'esprit de Dieu revient souvent. Elle n'est pas non plus sans rappeler la vision de Marie-Madeleine comme étant la possédée de Dieu.

fautes : il tenait à la main le peloton de fil et le sécateur confiés par les Parques<sup>122</sup> à leur frère éternel.

Un craquement se fit entendre. peut-être au fond de moi-même : je tombai les bras en croix, entraînée par le poids de mon cœur<sup>123</sup> : il n'y avait rien derrière la glace que je venais de briser.

---

<sup>122</sup> Divinités grecques qui étaient chargées de tisser et couper le fil de la vie des Hommes.

<sup>123</sup> Cette expression agit en miroir avec une expression rencontrée plus haut dans le texte : « [...] le monde penchait du côté du soir, entraîné par le poids de la croix ». Encore une fois on pourrait y déceler une volonté de Marguerite Yourcenar de rapprocher l'attitude de Marie-Madeleine de celle du Christ.

J'ai bien fait de me laisser rouler par la grande vague divine<sup>124</sup>; je ne regrette pas d'avoir été refaite<sup>125</sup> par les mains du Seigneur.

---

<sup>124</sup> L'idée d'être roulé par une vague joue avec deux aspects différents de la langue puisque cela s'inscrit à la fois dans la métaphore filée de la mer tout en activant la polysémie du verbe rouler (verbe qui apparaît lui aussi plusieurs fois dans la nouvelle). On pourrait y lire à la fois l'idée d'un mouvement qui porte et fait avancer et l'idée d'être trompé par une illusion.

<sup>125</sup> Le terme « refaite » serait ici à lire dans le sens de se faire duper par quelqu'un. Cependant cette trahison ne semble pas poser problème à Marie-Madeleine comme le montre les expressions « j'ai bien fait » et « je ne regrette pas ».

## Annexes

### Paul Claudel, conférence prononcée en Angleterre en septembre 1925

*Ces quelques mots de Claudel font ressortir à la fois la force du lien qui unit Marie-Madeleine à Dieu dans la nouvelle, où la jeune femme vit, de même que Dieu, une sorte de Passion qui la conduit à son salut, et la dialectique passion-souffrance qui scande le recueil, faisant valoir le sens premier du mot « passion ».*

Il manque quelque chose à la passion si la douleur ne s'y est mêlée, si elle n'a pas une croix à embrasser. Et d'autre part, il manque quelque chose à la Croix et au Crucifié, si cette Madeleine aux épaules nues et à la figure éparse ne figure pas dans ce tableau où elle est entrée pour l'éternité. Le Christ et Marie-Madeleine sont pour toujours inséparables. C'est à ses pieds que la beauté païenne s'est consommée, c'est la place qui lui a été réservée depuis toujours et ne lui sera jamais ôtée.

CLAUDEL, Paul, « Conférence à Londres » [1925].  
*Supplément aux oeuvres complètes*. Lausanne : L'Âge d'homme, 1990.

« Deux différentes manières d'aimer »,  
Victor Hugo

*Victor Hugo, dans « Deux différentes manières d'aimer », poème V du livre deuxième « Le Gibet » de La fin de Satan, confronte la Vierge Marie et Marie-Madeleine. Tentant vainement de soustraire le Christ à la trahison de Judas et à une mort inéluctable, la Madeleine apparaît transportée par l'ardeur de sa passion pour le Christ, qui, quoique non charnelle, est néanmoins fortement incarnée. Et l'approche imminente du supplice lui fait tenter l'impossible pour sauver cet « ange », objet de son amour. La Vierge, elle, lui opposera « la résignation au sacrifice noir » et laissera monter son fils au Golgotha.*

*La Marie-Madeleine de Yourcenar à la fois se rapproche de la Marie-Madeleine hugolienne et s'oppose à elle. À l'inverse de celle-ci, qui ne comprend pas le sacrifice christique, la Marie-Madeleine de Feux consent à voir Jésus mourir ; elle se sacrifie pour sa « carrière de sauveur », ce qui la distingue de celle d'Hugo. Cependant toutes deux brûlent d'une même passion, égales dans la ferveur de leur amour.*

C'est l'heure où le ramier rentre au nid et se tait.  
Une femme se hâte en une rue étroite ;  
Elle regarde à gauche, elle regarde à droite,  
Et marche. S'il faisait moins sombre au firmament,  
On pourrait à ses doigts distinguer vaguement  
Le cercle délicat des bagues disparues ;  
Son pied blanc n'est pas fait pour le pavé des rues ;  
Elle porte un long voile aux plis égyptiens  
Plein de rayons nouveaux et de parfums anciens ;  
Jeune et blonde, elle est belle entre toutes les femmes ;  
Elle a dans l'oeil des pleurs semblables à des flammes ;  
C'est Madeleine, soeur de Lazare.  
Elle court.  
Près de son pas céleste un oiseau serait lourd.  
Où va-t-elle ?  
Il est nuit, et personne ne passe.  
Une lumière brille en une maison basse.  
Une autre femme, grave, est debout sut le seuil.  
Son front est gris ; elle est sévère sans orgueil,  
Douce comme un enfant et grande comme un sage.  
Elle pleure et médite ; on voit sur son visage

La résignation au sacrifice noir ;  
On dirait la statue en larmes du devoir ;  
Le coeur tremblant s'appuie en elle à l'âme forte ;  
C'est la mère.  
Elle a l'air de garder cette porte.  
Madeleine l'aborde, et presque avec des cris  
Lui parle, et s'épouvante, et tord ses bras meurtris.  
– Mère, ouvre-moi. Je viens. Il s'agit de sa vie.  
Me voici. J'ai couru de peur d'être suivie.  
On creuse l'ombre autour de ton fils. Je te dis  
Que je sens fourmiller les serpents enhardis.  
J'ai connu les démons, du temps que j'étais belle ;  
Je sais ce que l'enfer met dans une prune ;  
Je viens de voir passer Judas ; cela suffit.  
C'est un calculateur de fraude et de profit ;  
C'est un monstre. Ouvre-moi, que j'entre chez le maître.  
Le temps presse. Il sera trop tard demain peut-être.  
Il faut que ce soir même il fuie, et que jamais  
Il ne revienne ! ô mère ! et, si tu le permets,  
Je vais l'emmener, moi ! Ces prêtres sont infâmes !  
Manquer sa mission, ne point sauver les âmes,  
Que nous importe, à nous les femmes qui l'aimons !  
Il sera mieux avec les tigres dans les monts  
Que dans Jérusalem avec les prêtres. Mère,  
Qu'il renonce au salut des hommes, sa chimère,  
Qu'il fuie ! Oh ! n'est-ce pas ? nous baisons ses talons,  
Et qu'il vive, voilà tout ce que nous voulons.  
Ces juifs l'égorgeront ! Demande à ma soeur Marthe  
Si c'est vrai, s'il n'est pas nécessaire qu'il parte.  
Laisse-moi l'arracher à son affreux devoir !  
Oh ! te figures-tu cela, mère ? le voir  
Saisi, lié, tué peut-être à coups de pierre !  
O Dieu ! le voir saigner, lui, ce corps de lumière !  
Ouvre-moi. Je sais bien qu'il est dans ta maison  
Puisque je vois sa lampe à travers la cloison.  
O mère, laisse-moi l'implorer pour que vite

Pleins feux sur *Feux*

Il s'en aille et s'échappe et qu'il prenne la fuite !  
A quoi songes-tu donc que tu ne réponds rien ?  
Si tu veux, à nous deux, nous le sauverons bien !  
Veux-tu te joindre à moi pour arracher notre ange  
Au gouffre monstrueux de ce devoir étrange,  
Aux bourreaux, à Judas, son hideux compagnon ?  
La mère en sanglotant lui fait signe que non.

HUGO, Victor. *La Fin de Satan*. [1886].  
Livre Deuxième « Le Gibet ». Paris : Gallimard, 1984. (Coll. Poésie)

*Noli me tangere*, Fra Angelico

« Je devinais que son premier geste serait pour écarter de lui cette pécheresse contaminée par le désir »<sup>126</sup>



*Noli me tangere*. fresque de Fra Angelico au couvent Saint-Marc à Florence. 1425-1430.

---

<sup>126</sup> YOURCENAR, Marguerite. *Feux* [1936]. Paris : Gallimard, 1974 (Coll. L'Imaginaire). p. 132.

